

CE QUE DISENT LES ENNEMIS DE LA NOTE DE M. WILSON

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2483. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON.

Dimanche

2

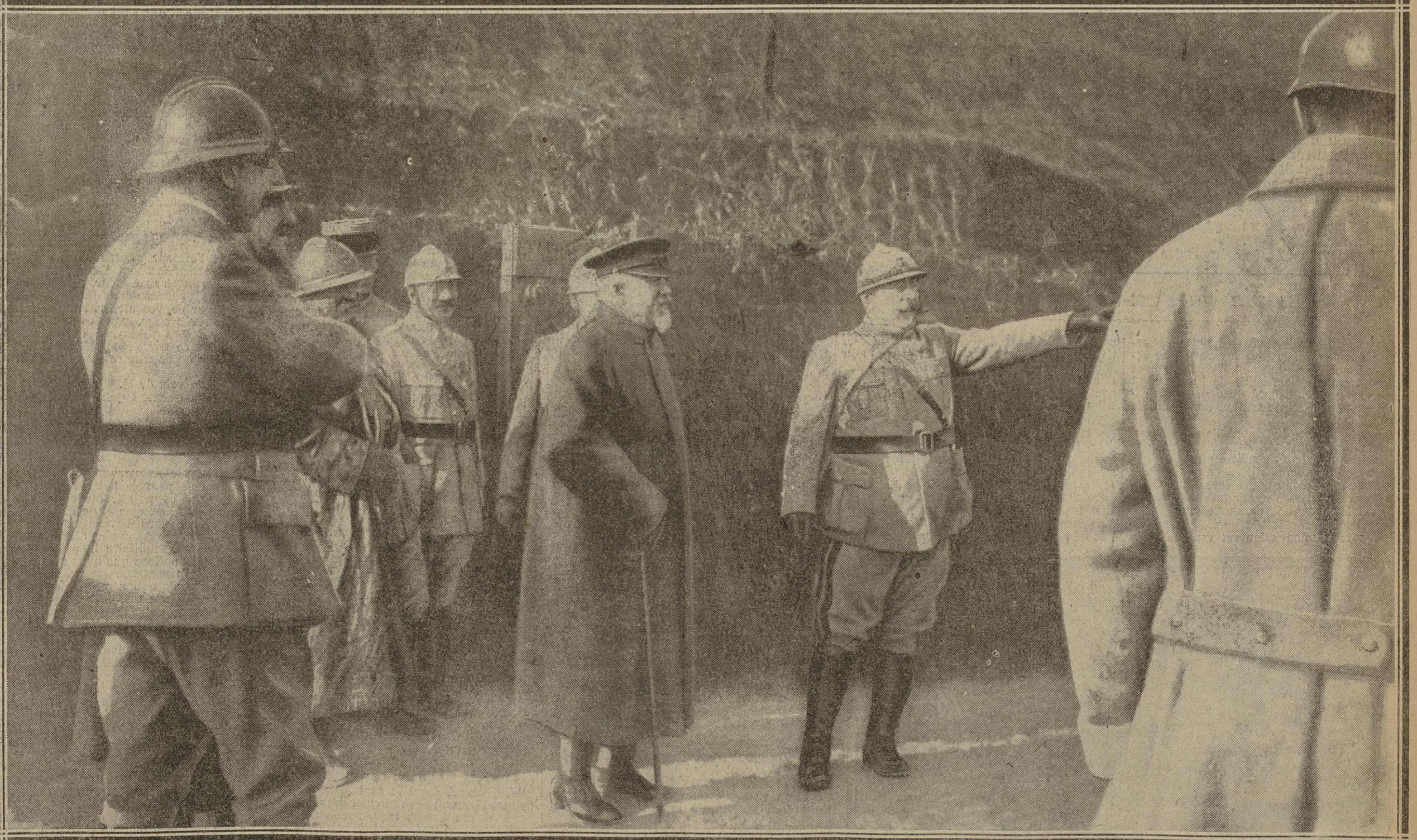
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL. PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LES GLORIEUX VAINQUEURS DE VERDUN RÉCOMPENSÉS



DANS UN VILLAGE PROCHE DES LIGNES, LE GÉNÉRAL PÉTAIN REMET DES DÉCORATIONS À DES OFFICIERS ET A DES SOLDATS



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE REND VISITE A UN GÉNÉRAL DE DIVISION DANS UN POSTE DE COMMANDEMENT

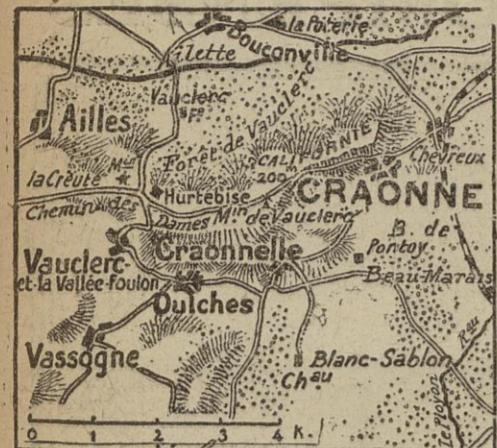
Au lendemain de nos succès sur la Meuse, le Président de la République, accompagné de M. Painlevé, ministre de la Guerre, est allé à Verdun, où il a été reçu par le général Pétain. Après avoir remis la grand'croix de la Légion d'honneur au général en chef, il

a passé en revue les éléments des divisions qui ont participé à la bataille. L'après-midi, M. Poincaré s'est rendu aux postes de commandement et a visité les troupes. Et le général Pétain a remis des décorations aux officiers et soldats des corps revenus au repos.

NOS TROUPES AVANCENT A L'OUEST D'HURTEBISE

Leur avance atteint 300 mètres en profondeur sur 1.500 mètres de front.

La brillante action que viennent de mener nos troupes au nord-ouest d'Hurtebise complète celle du 16 août, qui nous avait permis d'enlever sur une



étendue d'un kilomètre les retranchements de l'ennemi au sud d'Ailles et nous avait conduits en ce secteur jusqu'au bord extrême du plateau.

Notre gain a encore été augmenté de 200 mètres au cours de la journée d'hier, et une nouvelle contre-attaque a été brisée sous nos tirs de barrage.

De cette avance était résulté un saillant assez prononcé de notre ligne, qui, dans la direction de l'est, se trouvait en retrait jusqu'à un autre saillant, celui du promontoire d'Hurtebise, depuis longtemps en notre pouvoir. C'est de ce côté que nous avons rectifié notre front, en le portant jusqu'à la forte ligne de tranchées qui suit le bord du plateau, entre le secteur d'Ailles et celui d'Hurtebise.

Notre progression, qui atteint 300 mètres en profondeur sur une longueur de 1.500 mètres, a été accomplie d'un seul élan par nos admirables soldats qui, le soir même, repoussaient trois violentes contre-attaques sur leurs nouvelles positions.

Ainsi, la preuve est faite une fois de plus que les armées françaises sont capables non seulement de tenir tête à toutes les tentatives de diversion, mais de les prévenir par de vigoureuses initiatives, dans le temps même qu'elles sont engagées, sur d'autres parties du front, en des opérations offensives de grande envergure.

On peut affirmer qu'à aucune époque de la guerre notre puissance militaire ne s'est montrée plus solide ni mieux employée.

Jean VILLARS.

Les Italiens progressent vers l'Hermada

La lutte a diminué de violence sur le plateau de Bainsizza, ce qui n'a rien de surprenant après deux semaines de combats ininterrompus.

Les Autrichiens ont multiplié les contre-attaques sur le mont San-Gabriele ainsi qu'à l'est de Gorizia, sans obtenir le moindre résultat. Nos alliés ont conservé toutes leurs positions, qui comprennent les pentes septentrionales et occidentales du mont San-Gabriele, et la ligne de hauteurs comprise entre Grazigna et le mont San-Marco (cote 227).

Sur le Carso, de nouveaux progrès ont été accomplis dans la dépression où passe la route de Brestovizza, entre Selo (cote 230) et les pentes septentrionales de l'Hermada (cote 208).

Il serait vain et même imprudent de

VERS UN REMANIEMENT DU MINISTÈRE RIBOT

M. Steeg assure provisoirement l'intérim du ministère de l'Intérieur.

C'est M. Steeg, ministre de l'Instruction publique, qui assurera provisoirement l'intérim du ministère de l'Intérieur. Ainsi en a décidé le Conseil de cabinet tenu hier matin, à l'issue duquel la note suivante a été communiquée :

Les ministres se sont réunis ce matin, au ministère des Affaires étrangères, sous la présidence de M. Ribot.

Le président du Conseil a communiqué à ses collègues la lettre de démission de M. Malvy et rappelé les services rendus, pendant trois ans, à la défense nationale par le ministre de l'Intérieur.

Après un échange de vues, il a été décidé que les fonctions de ministre de l'Intérieur seraient confiées, par intérim, à M. Steeg, ministre de l'Instruction publique.

A l'issue du Conseil, M. Ribot a reçu les représentants de la presse et leur a déclaré qu'il avait estimé devoir s'en tenir à la solution provisoire d'un intérim en prévision d'un remaniement du ministère.

Ce remaniement avait d'ailleurs été envisagé avant les vacances, et M. Ribot avait eu déjà des entretiens à ce sujet avec diverses personnalités politiques et en particulier du groupe radical-socialiste. Il avait été décidé alors qu'aucun remaniement ne serait fait pendant les vacances et que l'on attendrait les quelques jours qui précède-



M. STEEG
(Phot. Henri Manuel.)

raient la rentrée. Mais la démission de M. Malvy a hâté les choses.

Néanmoins, M. Ribot, s'en tenant à la conception première, a estimé qu'il était inutile de pourvoir sur l'heure à son remplacement. Il aura ainsi tout le loisir d'organiser des pourparlers avec des hommes politiques au concours desquels il compte faire appel et de constituer, normalement, le Cabinet avec lequel il se présentera devant les Chambres.

LA NOTE DE M. WILSON TROUBLE L'ALLEMAGNE

La presse en est réduite à vanter le régime « démocratique » de l'empire.

Si la réponse du président Wilson doit avoir une influence sur les esprits et sur la politique en Allemagne, ce n'est pas dans la presse qu'il fallait s'attendre à trouver des traces de l'impression causée.

Les premiers journaux allemands qui commentent le document présidentiel rejettent naturellement de très haut l'idée d'une intervention étrangère dans leurs affaires intérieures. Ils affirment de nouveau que l'Allemagne a toujours eu un régime démocratique qui n'a rien à envier à aucun autre pays. On retrouve là une thèse officielle qui a été exposée déjà à maintes reprises, mais qui jure singulièrement avec les campagnes pour la parlementarisation.

Il va sans dire que, d'autre part, la presse allemande essaie de tirer de la note de M. Wilson ce qu'elle croit pouvoir y découvrir de favorable à sa cause. C'est ainsi qu'elle voudrait exploiter ce qu'a dit le président au sujet des ligues économiques qu'il considère comme impropres à fournir une base de paix durable. Une note de Washington et les déclarations de lord Robert Cecil ont apporté sur ce point des précisions qui ont détruit d'avance l'argumentation allemande.

En réalité, c'est l'Allemagne qui a, la première, par son projet de *Mitteuropa*, entrepris de constituer pour l'après-guerre un système permanent de lutte et d'écrasement économiques. Les Alliés n'ont fait qu'envisager des mesures de défense. Mais c'est toujours l'habitude des Allemands de se plaindre quand on répond à leurs attaques. — J. B.

La déception à Vienne

ROME, 1^{er} septembre. — On télégraphie de Rome à l'*Idea Nazionale* que la réponse de M. Wilson à la note pontificale était attendue à Vienne avec le plus vif intérêt.

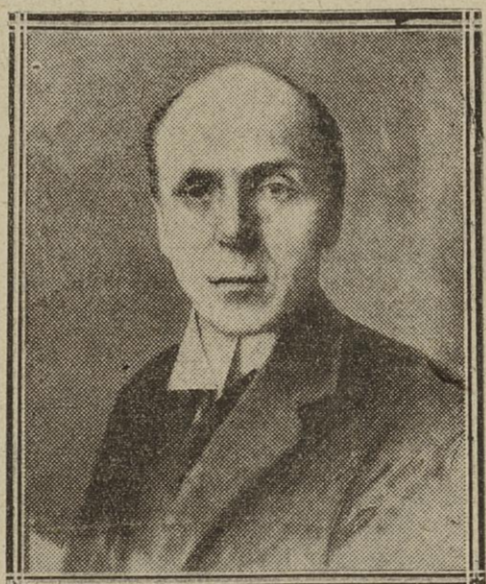
L'Autriche et la Bulgarie avaient, depuis longtemps, essayé d'exercer une pression sur les milieux américains par l'intermédiaire d'agents suisses. Ces manœuvres avaient été encore intensifiées après l'appel du pape.

Le refus catégorique de M. Wilson a provoqué la plus vive déception dans les cercles officiels de Vienne, qui redoutent aujourd'hui les répercussions de cette attitude.

La force militaire n'est pas tout

LONDRES, 1^{er} septembre. — L'agence Reuters reçoit la communication suivante qui a été faite aujourd'hui, au cours d'une interview, par lord Robert Cecil, relativement à la réponse du président Wilson à la note du pape :

« La note du président Wilson me semble ne rien contenir qui soit en contradiction avec la politique énoncée par les Alliés, à la conférence de Paris. Les décisions de cette conférence sont des mesures purement défensives et nullement agressives. Elles visent à rétablir, après la guerre, la vie économique chez les Alliés et à les protéger contre toute politique militaire agressive.



LORD ROBERT CECIL

que les ennemis pourraient poursuivre après la guerre en matière commerciale. Les projets des Allemands, pour forcer leurs alliés à former au centre de l'Europe un bloc commercial, montrent que cette politique constitue un réel danger.

« Voilà pourquoi nous sommes heureux de la politique énergique des Etats-Unis relativement aux exportations et en d'autres matières. Soyez-en convaincus, il n'y a pas d'armes plus puissantes pour forcer l'Allemagne à comprendre la sottise et l'immoralité de ses chefs militaires que de lui montrer que la guerre ne lui rapporte rien, même au point de vue strictement commercial.

Or, comme nous l'avons dit hier, les Alliés — ayant laissé la parole à M. Wilson — n'ont l'intention que d'accuser courtis qui conviennent, de la note qu'il leur a fait transmettre.

La fourragère

La fourragère a été conférée par le général en chef à la compagnie 5/1 du 1^{er} régiment du génie.

M. ALBERT THOMAS AUX USINES RENAULT LES IDÉES D'UN MINISTRE SOCIALISTE DE LA DÉFENSE NATIONALE

De Billancourt au Point-du-Jour, tout le long de cette ville nouvelle, surgie depuis la guerre et qui constitue l'usine Renault, c'était hier matin branle-bas des grands jours. Des automobiles remplies d'officiers et d'hommes politiques roulaient sans cesse, de l'artillerie à l'aviation, de l'usine O au

bolique autour d'une énorme pièce dont la gueule émergeait de cette mer de têtes.

Partout se pressent des figures levées dans l'attente du camarade Thomas ; en haut, sur les fermes, à des hauteurs vertigineuses, des femmes en culotte — heureusement — sont installées à califourchon



PENDANT LE DISCOURS DE M. ALBERT THOMAS

P. C. Et des kilomètres séparent ces différents bâtiments.

Les 23.000 ouvriers de cette usine, qui en comptait 3.000 seulement avant la guerre, attendent le camarade Albert Thomas, qui leur a promis une petite visite à l'occasion de l'anniversaire de leur coopérative.

On est inquiet dans les groupes qui stationnent devant les ateliers. Le ministre de l'Armement est en retard, et on se demande si la démission de M. Malvy ne va pas le retenir au conseil.

La visite des ateliers

Pendant ce temps, M. Louis Renault fait visiter son usine à M. Breton, sous-secrétaire d'Etat aux Inventions, et à sa suite d'officiers, parmi lesquels se trouvaient les généraux Rohbau, Payeur, les colonels Ignatier, Mergeot, Vozelg, etc.

M. Pernet, directeur des affaires départementales, représentait le préfet de la Seine. Très aimablement, il me donna place dans son automobile pour aller d'un atelier à l'autre. Cette visite, menée pourtant à une allure de chasseurs à pied par M. Breton, n'en dura pas moins plus de deux heures. Nous avons parcouru ces hangars gigantesques dans lesquels semblent palper les ailes d'aéroplanes ; nous avons vu une fonderie allemande transportée, morceau par morceau, de Thann à Billancourt. On y fond maintenant des culasses sur lesquelles se détache en relief l'avis suivant pour nos artilleries : *Un canon bien entretenu en vaut deux.*

Nous avons admiré ces ateliers où l'on fabrique des pièces entières d'aluminium comme de simples gaufres et des châssis d'autos en une seule manipulation.

Enfin on nous montra des moteurs d'avions nouveaux et d'un intérêt trop spécial pour que nous puissions en parler.

Midi, les sirènes sifflent, et voici M. Albert Thomas qui descend de sa voiture. On l'accueille et, plus vite encore, la visite continue.

Le déjeuner

Nous abandonnerons maintenant les ateliers pour les restaurants, les mess, les cuisines, où mijotent, dans d'imposantes marmites, d'appétissants ragouts.

En passant dans les salles, M. Thomas cria des « bonjour », des « merci » et on l'accueille toujours. Nous voici maintenant, je ne sais comment, sur une terrasse d'où l'on domine l'étendue de cette vertigineuse usine. On y prend un doigt de porto, tandis que le ministre étudie sur une carte un projet de raccourcissement nécessaire au chemin de fer, et on va déjeuner à la coopérative.

Repas populaire où les personnages officiels étaient mêlés, confondus avec les milliers d'ouvriers qui y prenaient part. Menu simple, certes, mais viandes, pâtes de premier choix. Beaucoup, parmi nous, enviaient les heureux participants de cette bienfaisante coopérative, qui, ainsi qu'on nous l'apprit, est assurée du chauffage à ses membres pendant tout l'hiver passé et qui en assurera également cette année.

M. Louis Renault a parlé. Dans un langage simple, il a rappelé à ses ouvriers cette nuit de 1914, où, sur des indications du ministère de la Guerre, ils tournèrent, avec des moyens de fortune, les six premiers obus décollés, début des premiers travaux de guerre qui devaient aboutir au formidable outillage actuel.

Le prince Ignatier se leva ensuite et fit acclamer en sa personne la Russie révolutionnaire et libre.

Il rendit hommage à l'aide qu'apporte à son pays l'usine Renault.

Puis M. Albert Thomas prononça son premier discours, dans lequel il loua les initiatives de coopération et de mutualité — toutes ces organisations qui sont seules susceptibles de permettre le développement du travail dans la sécurité et le bien-être de la classe ouvrière.

Le discours de M. Thomas

M. Thomas, étant le seul dont l'organe puissant pouvait se faire entendre dans cette foule, donna à tous rendez-vous aux bâtiments de l'artillerie.

C'est là qu'il prononça son grand discours.

J'ai éprouvé une impression puissante en dominant, du haut d'une plate-forme de canon qui servait de tribune aux orateurs, cette foule formidable massée de façon sym-

tout le long des toitures. Ah ! elles n'ont pas peur, les furonnes !

Sur la plate-forme, autour du ministre, se massent M. Daniel Vincent, sous-secrétaire à l'aviation ; M. Loucheur ; et quelques délégués ouvriers.

Et enfin voici M. Albert Thomas qui s'avance, rejette sa mèche rebelle en arrière et se met à parler.

Il parle comme à son ordinaire, avec fougue, avec puissance, et arrive à dominer le bruit que fait, toute silencieuse qu'elle est, cette marée humaine.

Le ministre commence par rendre hommage à M. Louis Renault, le patron ouvrier, qui a su si bien comprendre le génie particulier du travailleur parisien et obtenir un rendement remarquable. Au moment des difficultés de janvier dernier, insiste M. Thomas, c'est M. Renault qui m'a aidé à les apaiser.

Les délégués ouvriers

Le ministre a dit encore aux ouvriers :

« Vous allez nommer vos délégués d'atelier, et cette nouveauté peut et doit devenir dans l'avenir une institution considérable. Je vous demande, par exemple, de fixer votre choix sur des délégués susceptibles de faire vivre cette institution, c'est-à-dire sur des hommes à l'esprit conciliant, clairvoyant, pratique, et non sur des idéologues. Le règlement d'atelier fera règle et fera loi ; c'est vous en signaler l'importance, qui peut devenir formidable.

« Vous assurerez ainsi l'effort économique de demain. Vous apporterez dans la paix quelque chose de ce magnifique entraînement du travail que vous apportez dans la guerre. »

M. Thomas n'est pas de ceux qui se complaisent à flatter les masses. Il sait dire des vérités et c'est ainsi qu'il annonça :

« Il y a des classes différentes et ceux qui ont dit le contraire se trompent. Il faut qu'il y ait des classes différentes, subordonnant les intérêts patronaux à ceux de la production qui fera vivre patrons et ouvriers. Mais le patron connaît la possibilité du travail que les ouvriers ignorent. Vous devez donc lui faire confiance et accepter les disciplines nécessaires. »

La propagande malsaine

Puis l'orateur aborda un sujet qui lui tient particulièrement à cœur :

« Vous avez eu à subir, camarades, dit-il, des propagandes malsaines, jusque dans l'intérieur de vos ateliers ; tandis que vous tournez vos obus, vous avez entendu parfois certaines voix vous disant : « Est-ce que tout ce travail est bien utile ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres moyens d'arriver à la paix ? »

Et ici la voix de M. Thomas devint formidable et on sentait qu'il parlait avec toute son âme.

« Je suis de ceux, continua-t-il, qui ont le plus désiré la paix dans tous les domaines et qui ont étudié tous les procédés pour y atteindre.

« La Révolution russe nous avait donné l'espérance de pouvoir hâter l'heure de cette paix. Nous avons attendu les révolutions populaires de l'Allemagne et de l'Autriche, mais aujourd'hui nous devons nous apercevoir que nous ne pouvons plus attendre que de la seule victoire militaire la paix durable, la société des nations que nous avons toujours appelée de nos vœux.

« La grande nation américaine nous trace d'ailleurs la route et, comme nous, elle s'est aperçue que seule la victoire militaire doit désormais nous donner la victoire. »

Il faut signaler l'enthousiasme qui sa-luait chacun des points de ce discours. Vraiment M. Albert Thomas est populaire... et il le mérite.

Quand exténué, aphone, ruisselant de sueur, il descendit de la plate-forme, je lui demandai :

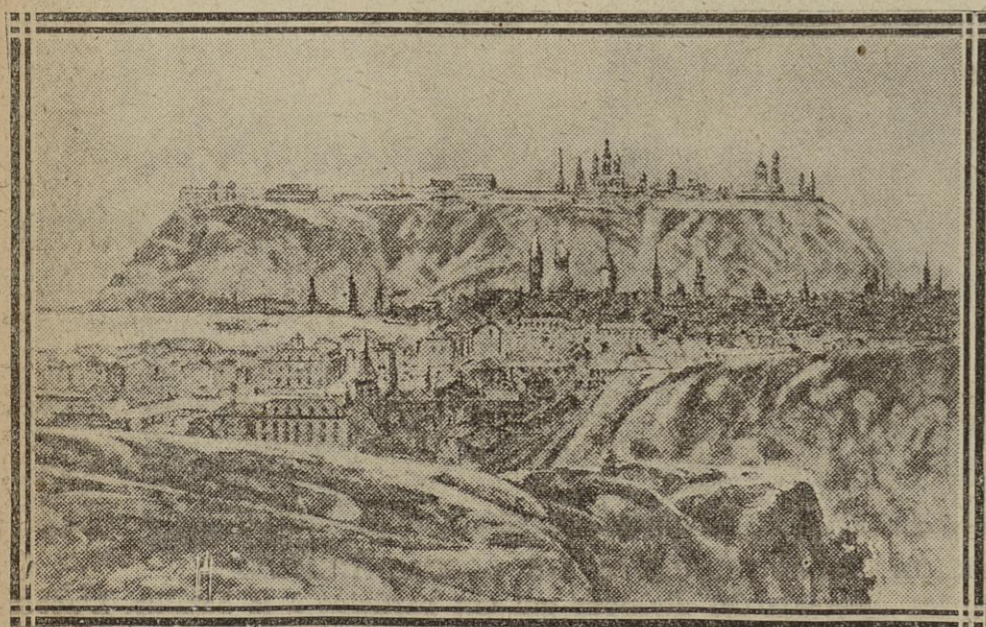
« Vous n'avez pas parlé de Stockholm, monsieur le ministre. On l'attendait pour tant. »

Mais M. Thomas me répondit avec son sourire d'une bonhomie si sympathique :

« Vous trouvez ?... Que voulez-vous de plus ? »

Rien, certainement, et M. Albert Thomas a fait entendre hier les paroles franches et nettes qu'on attendait de lui. — JULES CHANGEL.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



VUE PANORAMIQUE DE TOBOLSK

Tobolsk, 1^{er} septembre. — Avant de s'installer dans le palais du gouverneur, en attendant que les travaux d'aménagement soient terminés, la famille de l'ex-tsar est restée cinq jours à bord du vapeur qui l'avait amenée du point terminus du chemin de fer à Tobolsk.

Dans la matinée du 28 août, l'ex-famille impériale a été transférée au palais du gouverneur. L'empereur s'y rendit à pied avec ses fils et ses filles. L'impératrice les suivait dans une voiture, accompagnée de sa fille Olga. Le groupe était escorté par un détachement de soldats venus de Tsarskoï-Sélo.

Le jour du transfert, à midi, le prier de l'église de l'Annonciation est venu bénir la

nouvelle résidence de l'ex-famille impériale. Celle-ci occupe le premier étage du palais du gouverneur qui comprend quatorze pièces. L'une est réservée à Nicolas Romanof, une à son fils, une à l'ex-impératrice, deux à ses filles.

Tout l'édifice est entouré d'une palissade qui isole des maisons voisines.

Le train de vie des ex-souverains est le même qu'à Tsarskoï-Sélo : à dix heures du matin, petit déjeuner ; à une heure, déjeuner, et à six heures, dîner. Seul Nicolas et l'ex-impératrice sont soumis au régime de la détention, les enfants sont seulement sous la surveillance de l'ex-impératrice qui s'est chargée de leur éducation religieuse.

L'AFFAIRE DU CHÈQUE

Fin de l'instruction sur la mort d'Almeryda

Au cours de cette troisième journée de la nouvelle instruction de M. Drioux, aucun élément précis n'a été apporté. Cependant, M. Paul Morel, estimant que la lumière était faite sur les circonstances de la mort de Miguel Almeryda, a, au nom de la partie civile, renoncé à l'audition des trois derniers témoins, les gardiens de prison Rénier et Rosée, et le contrôleur Thiéval. On peut donc considérer l'instruction comme étant virtuellement terminée.

Les témoins entendus

Il est nécessaire, avant d'exposer les arguments qui motivèrent la décision de la partie civile, de revenir sur les interrogatoires d'hier.

Le docteur Hayem, qui avait été invité à apporter le brouillon du rapport adressé à M. Pancerazzi, directeur de la prison, fut le premier entendu.

En possession du document, le magistrat fit appeler le médecin-chef Bécourt qui reconnut que les corrections qui y avaient été apportées étaient bien de sa main. M. Drioux et la partie civile purent ainsi s'assurer que tous les termes du rapport avaient été approuvés par le médecin-chef de la prison.

Le gardien-chef Leydet s'expliqua sur la trouvaille du morceau de lacer, enroulé à la patère, dans la cellule d'Almeryda. Il se borna à déclarer qu'il n'avait rien remarqué.

Je m'en étonne même, dit-il, car dans cette cellule parfaitement claire, rinolée, cette particularité ne pouvait m'échapper.

A la demande de M. Paul Morel, le gardien-chef précisa que c'était bien le pharmacien infirmier Grenouillat qui avait mis une mention sur le rapport, mais que le rapport avait été expiré et dont la bouche était restée ouverte.

M. Paul Morel crut devoir faire cette réflexion :

Sans doute, Grenouillat, influencé par le dicton populaire qui veut que la corde de pendu porte bonheur, aura ramassé le bout de lacer, qu'il aura placé soigneusement dans sa poche en guise de fétiche. Puis, par la suite, appartenant à l'infirmerie que la direction recherchait tous les fragments de lacer, aura-t-il songé à rendre le sien. Pour toute explication, il déclara l'avoir trouvé au porte-manteau.

C'est possible, déclara en souriant Leydet, mais je ne puis le savoir.

M. Paul Morel déclara à ce moment qu'il renonçait à l'audition des autres témoins. Il pria cependant M. Drioux de faire poser au détenu Goldstein, témoin absent, qui, on s'en souvient, avait déclaré à déplacer le lit d'Almeryda, les questions suivantes :

Depuis quand est-il détenu à Fresnes et quelle condamnation y purge-t-il ?

Puis, à la demande de la partie civile, M. Drioux désigna le service de l'identité judiciaire, à l'effet d'examiner tous les morceaux de lacer trouvés.

Et, avant de se retirer, M. Paul Morel, tout en déclarant qu'il considère que la lumière est faite, remit au juge une note résumant les dépositions des témoins.

Un mémoire de la partie civile

Trois questions précises, dit-il, ont été posées aux témoins entendus. Le docteur Hayem n'a pas nié avoir constaté le fait physiologique, symptôme de la pendaison consommée ; donc celle-ci serait antérieure aux piqures que le médecin prétend avoir faites au moribond.

Le gardien Hénin, entrant dans la cellule d'Almeryda à 6 h. 30, avait remarqué le déplacement du lit. Comme il s'en étonnait, on lui expliqua que c'était afin que le malade pût recevoir plus facilement des soins et être surveillé par le guichet.

Quant au détenu infirmier Bernard, repris de justice, « personne, a-t-il déclaré, ne pouvait entrer dans la cellule sans sa permission ».

Général, l'insistance avec laquelle M. Morel soulignait que Bernard était dans la cellule avant l'arrivée d'Hénin, Bernard s'était levé en s'écriant : « Après tout, j'en ai assez, je vais prendre la porte. » Mais trois inspecteurs de la Sûreté arrêtaient son geste « quasi ministériel », souligne avec humour M. Morel dans son mémoire.

La cause est entendue, conclut-il, et Mme Clair-Almeryda se demande si le lit n'a pas été amené dans le champ visuel du guichet pour qu'on pût s'assurer que l'œuvre de mort était accomplie. »

La « nécrologie » prématurée

AMSTERDAM, 1^{er} septembre. — La nouvelle de la mort du comte Grey, ancien gouverneur du Canada, recueilli par télégraphe sans fil, est donnée par plusieurs journaux allemands comme annonçant la mort du vicomte Grey ; ces journaux publient à cette occasion des articles nécrologiques sur l'ancien secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Le comte Reventlow écrit dans la *Tages Zeitung* :

« Le vicomte Grey n'était pas un génie, mais un homme d'Etat qui savait ce qu'il voulait, qui poursuivait ses fins victorieusement et minutieusement. Il n'a jamais quitté sa ligne de conduite et n'a jamais perdu de vue le but final. Le fait qu'il était saturé de présomptions, d'hypocrisie britannique peut être mentionné entre parenthèses. »

Le *Vorwärts* écrit :

« Le vicomte Grey était un diplomate dont les moyens étaient mesquins. Il continua la politique d'alliances inaugurée par le roi Edouard ; mais le but de celui-ci était de l'étendre également à l'Allemagne. Les agitateurs en faveur de la guerre en Angleterre reprochaient au vicomte Grey d'être pacifique, tout comme les pangermanistes jugeaient M. de Bethmann-Hollweg. »

MOTEUR A GAZ

MOTEUR WINTERTHUR de 85-90 HP, au gaz pauvre, marchant également au gaz de ville, muni de son gazogène, type Bouillier, avec tous ses accessoires : tuyauterie, courroies, poche à gaz, etc. Appareil de mise en marche à air comprimé.

GROUPES ELECTROGENES : un alternateur et son excitatrice (des Ateliers JEUMONT) tournant à 630 tours, donnant du courant alternatif monophasé à 41-66 périodes et à 110 à 120 volts, rails, poulies, tendeurs, etc.

Cette installation, ayant très peu fonctionné, est à vendre en parfait état. S'adresser à Excelsior, 88, av. des Champs-Élysées, Paris.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LE GOUVERNEMENT ROUMAIN VA S'INSTALLER EN RUSSIE

Le roi Ferdinand et plusieurs ministres resteront toutefois au milieu de l'armée.

ODESSA, 30 août. — De nombreux parlementaires roumains sont arrivés à Odessa. Les bureaux du Sénat et de la Chambre ont reçu l'ordre de se rendre à Kherson où le gouvernement provisoire russe met plusieurs immeubles à la disposition du gouvernement roumain.

Le roi Ferdinand et le prince héritier resteront avec le président du Conseil, les ministres des Affaires étrangères, de la Guerre et des Munitions au milieu de l'armée roumaine. Les autres ministres se rendront à Kherson.

La reine et la famille royale se rendront aussi à Kherson, où le maréchal de la Cour est arrivé hier.

Les derniers renseignements du front relatent à l'actif des armées roumaines et russes une résistance acharnée et souvent favorable contre les violentes attaques des ennemis dans la région Oltuz-Ocna, dans les vallées du Sereh et de la Putna. Ils établissent que les pertes ont été très sérieuses des deux côtés.

On affirme, de source autorisée, que le maréchal Mackensen a demandé d'urgence des divisions de renfort.

Dans les milieux roumains on se montre optimiste et on exprime l'espoir de conserver la Moldavie, en comptant sur une large coopération des divisions russes.

Le gouvernement roumain prend toutes les dispositions dictées par la prudence.

[Kherson, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est une ville russe un peu au nord-est d'Odessa, à 35 kilomètres de l'embouchure du Dniestr.]

Les Autrichiens ont perdu 125.000 hommes

ROME, 1^{er} septembre. — Un télégramme de Berne, publié dans l'*Idea Nazionale*, fait connaître que par ordre de l'état-major autrichien, des garnisons des Etats et villes d'Autriche-Hongrie ont été réduites des deux tiers de leurs effectifs de façon à fournir de nouveaux renforts pour le front italien.

Les pertes autrichiennes au 25 août sont de 125.000 hommes, dont 3.500 officiers.

La résistance autrichienne est acharnée

MILAN, 1^{er} septembre. — La *Stampa* annonce que la résistance des Autrichiens sur le front occidental du haut plateau de Bainsizza et dans le secteur de Tolmino et du San-Gabriele est devenue acharnée. Cette résistance est due à l'arrivée de nouveaux renforts, et surtout d'artillerie et de mitrailleuses, que l'ennemi a fait venir d'autres secteurs et même de celui de la Carnie.

Un chef d'orchestre italien reçoit la médaille militaire

MILAN, 1^{er} septembre. — L'illustre chef d'orchestre Arturo Toscanini vient d'être décoré de la médaille militaire d'argent pour avoir dirigé des hymnes patriotiques sur le Monte Santo, pendant que la position était prise sous le feu violent de l'ennemi. (Radio.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — En Belgique, assez grande activité d'artillerie dans la région de Drie-Grachten et de Bixchoote.

Au sud-est de Vauxaillon, nous avons repoussé un coup de main ennemi.

SUR LE FRONT DE L'AISNE, APRES UNE FORTE PREPARATION D'ARTILLERIE, NOUS AVONS ATTAQUE. Hier, à 19 heures, les positions ennemies AU NORD-EST D'HURTEBISE. NOS TROUPES ONT ENLEVE D'UN SEUL BOND TOUS LES OBJECTIFS ASSIGNES SUR UN FRONT DE 1.500 METRES ET SUR UNE PROFONDEUR DE 300 METRES ENVIRON. DANS LA SOIREE, TROIS VIOLENTES CONTRE-ATTQUES ONT ETE BRISEES PAR NOS FEUX.

LA LUTTE D'ARTILLERIE CONTINUE TRES VIVE DANS LA REGION. LE NOMBRE DES PRISONNIERS DENOMBRES ATTEINT 150. DONT 5 OFFICIERS. SEPT MITRAILLEUSES SONT ENTRE NOS MAINS.

Les reconnaissances faites sur le terrain conquis ont constaté la présence d'un grand nombre d'ennemis tués, tant au cours de la préparation d'artillerie que pendant la lutte qui a été très violente.

L'AVIATION A BRILLAMMENT PARTICIPE A L'ATTAQUE, SE MAINTENANT A DES HAUTEURS VARIANT DE 100 A 600 METRES ET MITRAILLANT L'ENNEMI DANS SES TRANCHEES ET DANS SES BATTERIES. TOUTS NOS APPAREILS SONT RENTRES.

Dans la soirée du 31, nous avons réussi un coup de main au sud-est de Corbény. Nos détachements ont pénétré dans la tranchée allemande sur un front de 200 mètres, opéré des destructions et ramené 12 prisonniers.

Un autre coup de main exécuté en Champagne, vers la butte du Mesnil, nous a permis de ramener une dizaine de prisonniers. Rencontres de patrouilles en forêt de Parroy.

23 HEURES. — AU NORD-EST D'HURTEBISE, NOUS AVONS ELARGI LE TERRAIN CONQUIS ET ENLEVE UNE TRANCHEE ENNEMIE SUR UN FRONT DE 200 METRES. TRENTA NOUVEAUX PRISONNIERS, DONT 1 OFFICIER, SONT RESTES ENTRE NOS MAINS.

Une contre-attaque allemande déclenchée dans l'après-midi n'a pu aborder nos lignes sous le feu violent de notre artillerie.

En Champagne, au sud de la butte du Mesnil, nous avons repoussé un fort coup de main ennemi et fait des prisonniers, dont l'officier commandant le détachement.

Sur la rive gauche de la Meuse, la lutte d'artillerie a été assez vive dans toute la région au nord de la cote 304 et du Mort-Homme.

Front britannique

13 HEURES. — Le temps demeure très variable.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité, cette nuit, au sud de Lens et vers la cote.

Partout ailleurs, aucun événement important à signaler.

21 HEURES 10. — Au cours d'un coup de main exécuté avec succès ce matin, à l'est de Wytschaete, nos troupes ont lancé des grenades dans les abris et fait subir par leurs feux de mitrailleuses des pertes à l'ennemi, qui prenait la fuite en terrain découvert.

Un raid allemand a échoué au sud-ouest d'Havincourt sans nous occasionner de pertes.

Une éclaircie qui a duré deux heures a permis hier soir à l'aviation de reprendre son activité normale, interrompue depuis

EST-CE UN BALLON D'ESSAI DES PANGERMANISTES ?

Certain journal du groupe Krupp fait allusion à la dissolution possible du Reichstag.

AMSTERDAM, 1^{er} septembre. — Depuis plusieurs jours, la presse pangermaniste, et particulièrement la *Kreuzzeitung* et la *Tageszeitung*, discutent l'idée d'une dissolution du Reichstag.

Le journal progressiste *Weser Zeitung* dit :

« Aujourd'hui ces discussions ont un certain fondement, mais on ne peut pas en dire plus long maintenant. »

Le journal fait ressortir les difficultés d'élections en ce moment, mais il dit : « Ce serait préférable à la situation actuelle qui ne produit que des luttes intestines. »

Le journal ajoute :

« Une élection aurait pour résultat de montrer clairement les sentiments du peuple, d'en finir avec l'interprétation vague de l'expression « majorité du peuple » que tous les partis s'approprient maintenant. »

Il est bon de faire remarquer que la *Weser Zeitung* se trouve parmi les journaux qui ont été achetés par le groupe Krupp, c'est-à-dire inféodés à la cause pangermaniste.

Le procès Soukhomlinof

PETROGRAD, 31 août. — L'audition des témoins du procès Soukhomlinof a continué aujourd'hui.

Le colonel Baranovsky, chef du département de la mobilisation à l'état-major, a déclaré que les plans établis par l'ancien ministre de la Guerre étaient remplis d'erreurs dont la gravité s'est fait sentir aussitôt après la déclaration de guerre.

Les fusils les mitrailleuses, l'artillerie lourde faisaient défaut.

Le colonel d'artillerie Batvinkine a fait une déposition aux termes de laquelle Soukhomlinof a insisté pour que la commande des mitrailleuses fut passée aux ateliers de construction Wickers, au prix de 5.000 francs, tandis que les ateliers de Toul ne demandaient que 2.250 francs pour des armes excellentes.

Il a été également donné lecture de documents relevant la connivence de Soukhomlinof avec une compagnie à laquelle l'administrateur avait accordé une commande de un million de fusées d'obus pour sept millions de roubles, malgré les renseignements qu'il possédait que les usines de cette compagnie n'étaient nullement aménagées à cet effet.

En même temps, le général Soukhomlinof ordonnait de payer à cette compagnie une provision de deux millions et demi de roubles, malgré les protestations du contrôleur militaire.

D'autres témoins, directeurs d'usines travaillant actuellement pour la défense nationale, ont relaté les difficultés qu'ils ont eu à surmonter pour obtenir des commandes de l'administration de l'artillerie qui leur avait fait auparavant à tous un mauvais accueil, assurant même que l'armée russe était abondamment munie de projectiles.

Finalement, les commandes furent accordées, mais avec des retards considérables causant de grands torts à l'armée russe.

quatre jours. Un appareil ennemi a été abattu dans nos lignes en combat aérien et un autre contraint d'atterrir désarmé. Un des nôtres n'est pas rentré.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS ALLEMANDS FAITS EN AOUT PAR LES ARMÉES BRITANNIQUES S'ELEVE A 7.279, DONT 158 OFFICIERS, CE QUI PORTE LE TOTAL DES PRISES EFFECTUEES PAR NOUS DEPUIS LE 31 JUILLET AU MATIN A 10.697 HOMMES, DONT 237 OFFICIERS.

Nous avons en outre capturé pendant le mois d'août 38 canons, dont 6 lourds, 208 mitrailleuses et 73 mortiers de tranchées. Ces chiffres ne comprennent ni les prisonniers ni les canons tombés en Flandre aux mains de nos alliés.

Front italien

Sur le plateau de Bainsizza règne un calme relatif.

La lutte a été assez vive sur les pentes nord du mont San-Gabriele et à l'est de Gorizia où l'ennemi, par des contre-attaques violentes et répétées, a tenté hier de nous rejeter des positions conquises.

Il a été repoussé chaque fois, subissant des pertes sanglantes.

Sur le Carso, dans le vallon de Brestovizza, nous avons conquis de nouveaux éléments de tranchées.

Pendant la journée d'hier, nous avons fait 717 prisonniers, parmi lesquels 37 officiers.

LE CHIFFRE TOTAL DES PRISONNIERS CAPTURES DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA BATAILLE JUSQU'A AUJOURD'HUI S'ELEVE A 720 OFFICIERS ET 26.581 HOMMES DE TROUPE.

Une de nos escadrilles aériennes a atteint, avec 3 tonnes 1/2 de projectiles, les édifices et les voies du chemin de fer de Grahovo (Tolmino).

Sur le front du Trentin, activité de nos patrouilles et petites attaques ennemies repoussées.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Fusillade, particulièrement dans la région Smorgon-Krowo, direction de Vilna.

FRONT ROUMAIN. — Hier, vers 18 heures, dans la direction de Focsani, de faibles contingents ennemis ont attaqué les positions roumaines au nord-ouest de Irchti : ils ont été repoussés par notre feu.

FRONT DU CAUCASE. — Rien à signaler.

AVIATION. — Dans la journée du 29 août, le capitaine de cavalerie Kozakoff a abattu son seizième avion, qui est tombé dans la région de Proskourow ; les occupants ont péri.

Front de Macédoine

Le 30 août, à 17 heures, une nouvelle attaque ennemie sur la Serka-di-Legen, préparée par une puissante action d'artillerie, a été repoussée. Passant dans la nuit à une contre-attaque, nos troupes ont chassé les Bulgares des derniers éléments de tranchées où ils s'étaient maintenus.

Le 31 août, violente action d'artillerie dans la boucle de la Cerna, sur le front serbe et dans la région de Doiran. Un coup de main a permis aux Italiens de ramener 30 prisonniers allemands, dont 1 officier.

Les troupes helléniques ont fait un raid heureux dans la région de Mojina (rive droite du Vardar).

Un avion ennemi a été forcé d'atterrir près du lac de Doiran. Dans l'affaire du 30 août, à l'ouest de Nonte, les Serbes se sont emparés de 71 prisonniers et de deux mitrailleuses.

COMMENTAIRES ALLEMANDS A LA NOTE DE M. WILSON

La vérité, venant d'Amérique, n'est plus qu'erreur pour la presse germanique.

BERNE, 1^{er} septembre. — On ne possède encore que peu de renseignements sur l'attitude que la presse allemande observe à l'égard du président Wilson.

La *Gazette de Francfort*, du 1^{er} septembre, prend note avec satisfaction de la déclaration du président Wilson au sujet de la nécessité d'une complète égalité économique entre les puissances. Elle est aussi heureuse de constater que l'Amérique ne réclame aucune indemnité pour les navires coulés du fait de la guerre sous-marine.

Par ailleurs, la réponse du président Wilson exclut toute possibilité d'accord. En dépit de ses affirmations, l'Allemagne n'est pas responsable de la guerre. Ce qui est pire, c'est que le président prétend lui aussi séparer la cause de l'Allemagne de celle de ses gouvernants.

« Le président peut-il croire que pareille distinction faite par un chef d'Etat étranger est de nature à disposer à traiter un peuple ayant quelque respect de lui-même ? Quel cas fait-on du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? M. Wilson, avec quelque réflexion, doit se rendre compte que la démocratie allemande n'a pas de pire ennemi que lui-même et ses alliés. Disons-le aussi ouvertement. Si nos ennemis croient que l'avènement d'un régime démocratique en Allemagne leur serait de quelque utilité, ils se trompent lourdement. Le gouvernement allemand a fait, durant 43 ans, une politique pacifique. Le gouvernement le plus démocratique ne pourrait pas faire en Allemagne une autre politique. »

BALE, 1^{er} septembre. — Les journaux berlinois se montrent aussi déçus de la réponse du président Wilson au pape que violents envers son auteur.

Le *Berliner Tageblatt* écrit :

« Nous souhaitons aussi la démocratisation de l'Allemagne dont M. Wilson veut faire la condition préalable de la paix, mais c'est une question intérieure dont nous ne reconnaissons pas à l'étranger le droit de s'occuper. »

Le *Local Anzeiger* :

« Toute l'obscurité de la phraséologie du président Wilson saute aux yeux, quand on oppose la déclaration du président Wilson sur le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes au désir du peuple allemand de se laisser conduire précisément par ses propres maîtres. Ce n'est pas notre liberté que veut nous donner M. Wilson : il veut nous enlever la liberté de prendre nous-mêmes des décisions. »

La *Morgen Post* assure que le peuple allemand restera insensible aux « hypocrites suggestions de M. Wilson » et affirme qu'il ne se laissera à aucun prix entraîner dans des conflits intérieurs dangereux et susceptibles d'amoindrir la capacité de résistance du front allemand.

Quant à la *Gazette de la Bourse*, elle estime que M. Wilson et l'Entente ont l'intention d'affaiblir le front intérieur de l'Empire allemand et que cet affaiblissement constitue leur seul espoir de victoire.

Ce que l'on dit à l'étranger

LA PRESSE ITALIENNE ET LA REPONSE AMERICAINE

Le *Corriere d'Italia* :

La réponse du président Wilson est un refus, mais ce n'est pas un refus pur et simple, c'est un refus motivé.

Ceux qui ont bien compris la portée de la note pontificale ne peuvent être surpris. La note n'était pas une invitation à accepter sans examen une formule de paix ; elle voulait simplement indiquer certains points sur lesquels une discussion utile pouvait être entamée. Tant que les réponses reconnaissent la noblesse du geste national, tant qu'elles indiquent que, malgré un fervent désir de la suivre, la voie indiquée par le pape présente d'insurmontables difficultés, l'initiative du pape ne peut être traitée de faillite et, en tout cas, si elle n'amène pas des résultats concrets, elle aura du moins eu le mérite d'éclaircir la situation réciproque des deux groupes adverses.

Voulons-nous dire par ces paroles que le Saint-Siège se réserve, après avoir reçu les réponses des autres belligérants, de recueillir les observations et les objections et de faire encore de nouvelles propositions publiques ? Nous ne pouvons ni l'affirmer ni le nier.

La vie à Ostende

... en temps de guerre

LE HAVRE, 1^{er} septembre. — Un déserteur allemand donne les détails suivants sur la situation à Ostende :

« Au point de vue alimentation, la viande fait complètement défaut. Lorsqu'on peut en trouver, elle est distribuée par l'administration communale à raison de 75 grammes par personne et par semaine. Le café coûte 25 francs le kilo. Le sucre est introuvable. Le pain est distribué par le Comité de secours américain, à raison de 300 grammes par personne et par jour. Le lait, le beurre, les œufs, les légumes et les pommes de terre font complètement défaut. »

La population est très déprimée par la misère, mais elle espère toujours en la victoire prochaine des Alliés. En général, le moral est bon. »

A quoi bon aller à Stockholm ?

LONDRES, 1^{er} septembre. — Le *Daily Telegraph* apprend que le comité parlementaire du congrès des syndicats, réuni à Blackpool pour préparer le congrès des syndicats, est arrivé à la conclusion que la conférence de Stockholm ne pourrait pas produire de résultats aussi longtemps que les divergences d'opinions, révélées par la conférence socialiste interalliée de Londres, ne se seraient pas apaisées.

Le comité a élaboré en conséquence un rapport qui sera soumis au congrès de Blackpool et, selon toute probabilité, adopté par la grande majorité du congrès.

Le rapport, tout en affirmant que la conférence socialiste internationale serait des plus utiles pour assurer la conclusion d'une paix démocratique et durable, recommande au parti de faire le possible pour que soit assuré l'accord des classes ouvrières alliées sur les buts de guerre et pour que la participation à la conférence de Stockholm soit subordonnée à cet accord.

Le rapport conseille également qu'à la conférence de Stockholm on vote par nations, les minorités de chaque nation devant s'incliner devant la décision des majorités ou que les majorités et les minorités reçoivent une représentation proportionnelle.

El Mokri grand-vizir

RABAT, 31 août. — El Mokri a été nommé grand-vizir. Il est arrivé à Rabat le 30 août au soir, venant de Fez.

Son prédécesseur, El Guebba, vient de recevoir un message du sultan, le nommant grand-vizir honoraire et président du conseil supérieur de l'enseignement musulman.

NOUVELLES BRÈVES

Sept condamnations à mort. — A Constantine, le conseil de guerre a rendu son verdict dans l'affaire dite « des tamarins » (assassinat du brigadier forestier Thereziano et pillage à main armée de la gare de Mac-Mahon). Sur 20 indigènes accusés, 7 ont été condamnés à mort, dont 5 appartenant à une même famille.

M. Maginot à Bordeaux. — M. Maginot, ministre des Colonies, a inauguré la Foire d'échantillons où sont représentés tous les commerces et industries et où les colonies tiennent une large part. Le ministre s'est particulièrement intéressé à l'Exposition des métiers de la 18^e région, dont les travaux sont tout à fait remarquables.

Les communes marseillaises. — Mont-de-Marsan. — Le conseil municipal a décidé d'adopter, avec le concours de certaines communes de l'arrondissement, une commune du département de l'Aisne dévastée par l'ennemi.

Bons de la Défense Nationale

Tout Français a, dans les circonstances actuelles, le devoir absolu d'économiser et de mettre ses économies au service de la Nation. Les Bons de la Défense Nationale lui en donnent le moyen ; ils n'immobilisent les capitaux engagés que pour peu de temps et rapportent un intérêt très avantageux. Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES				
BONS de la DÉFENSE NATIONALE				
(INTÉRÊT DÉDUIT)				
MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	3 MOIS	6 MOIS	1 AN	
100	99 »	97 50	95 »	
500	495 »	487 50	475 »	
1.000	990 »	975 »	950 »	
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »	
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »	
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »	

LA JOURNÉE DE HUIT HEURES
D'UNE GRANDE DAME

Voici, sous une forme originale, une idée bienfaisante qui nous vient d'Angleterre, pays de toutes les surprises et de tous les dévouements.

La vicomtesse Gort a récemment ouvert, dans Grosvenor Street, à Londres, un élégant magasin de modes, de lingerie et de mille petits bibelots indispensables, confectionnés et vendus au profit de la Croix-Rouge. En entrant dans cette attrayante boutique les clientes sont ainsi prévenues :

« Les bénéfices de ce travail étant destinés à la Croix-Rouge, il n'est pas tenu de compta-



LADY GORT DANS SON MAGASIN DE MODES

bilité. Les clientes sont priées de vouloir bien payer comptant ou à la livraison. Les prix sont marqués en chiffres connus.

L'idée de lady Gort est des plus heureuses, déjà son magasin est fort achalandé. On ne peut que la féliciter de cette initiative si profitable à la bienfaisance et à la coquetterie.

Quelle est la vaillante Parisienne qui suivra cet exemple de dévouement et d'assiduité ? Car lady Gort nous prévient qu'elle est là, chaque jour, de 10 heures du matin à 6 heures du soir.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Cambon, ambassadeur de France en Angleterre, qui vient de passer son congé dans le Midi, a rejoint son poste, à Londres.

— M. Lahovary, ministre de Roumanie en France, est pour quelques jours à Londres.

— Mme Vesitch, femme du ministre de Serbie, est de passage à Paris.

INFORMATIONS

— Le général Pau, ainsi que Mme et Mlle Pau sont en ce moment aux bains de Garmg, près de Berne. Le général quittera la Suisse cette semaine.

— Mrs Henri Morgenthau, femme de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, vient de recevoir la croix de la légion d'honneur qui lui a été remise par le ministre des Affaires étrangères au nom du gouvernement, en récompense « de son dévouement à l'hôpital français de Constantinople, au début de la guerre ». L'ancien ambassadeur et Mrs Morgenthau ont quitté Paris hier, pour se rendre en Amérique.

— Nous relevons dans la longue liste de médailles d'honneur des épidémies décernées au personnel sanitaire des armées d'Orient les noms suivants :

MÉDAILLES D'OR. — Mlle Ocky et Jeanne de Joannis, infirmières-majors de l'hôpital temporaire n° 1.

MÉDAILLES D'ARGENT. — Mlle Terren, Wilson, Ely, du Chouchet, de Pacowski, Resufat, Compain, David, Monnier, Charlot, Jaffoux, la baronne Stuart, Mmes Vitalis, Alberti (en religion sœur Gabrielle), Mme Miraschi, etc., etc.

NARRANCES

— Mme Brincourt, née Blache, femme du capitaine au 31^e dragons, a mis au monde un fils : Jacques.

MARIAGES

— Dans l'intimité vient d'être béni, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, le mariage de Mlle Germaine Tissot, fille de M. Tissot et de Mme, née Viguière, avec M. Henri Wessbecher, brigadier au 60^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils de M. Emile Wessbecher, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme E. Wessbecher.

DEUILS

— Le comité et les membres de l'Union nationale des anciens chasseurs d'Afrique ont fait célébrer hier, à dix heures, en l'église de la Madeleine, un service funèbre à la mémoire des « braves gens » de la division Marguerite, morts pour la patrie, le 1^{er} septembre 1870, ainsi que des chasseurs d'Afrique et de tous les officiers, sous-officiers et soldats français et alliés tombés au champ d'honneur dans la guerre actuelle.

S. Em. le cardinal Amette a présidé la cérémonie et a donné l'absoute. L'allocation a été prononcée par le R. P. Barret, aumônier de la Croix-Rouge.

Dans la nombreuse assistance on remarquait beaucoup d'infirmières de la Croix-Rouge.

Le président de la République était représenté par le colonel Bonel. Le commandant Launoy représentait le ministre de la Guerre, le lieutenant de vaisseau Gamias le ministre de la Marine, le colonel Herqué le gouverneur militaire de Paris.

Nous apprenons la mort :

De M. le premier président de Vieville, décédé hier en son hôtel de la rue Murillo ;

De M. Paul Obrin, avocat à la cour d'appel de Nancy, fils du conseiller à la même cour, mort des suites de ses blessures, à trente-six ans ;

Du lieutenant Pierre Guillaud, décoré de la croix de guerre, tombé au champ d'honneur, à l'âge de vingt-cinq ans ;

De l'aviateur belge Halles, volontaire de guerre, tombé glorieusement dans un combat aérien, fils du sénateur belge Max Halles, échevin des Finances de la ville de Bruxelles ;

De Mlle de Bataille-Furé, décédée à l'âge de quarante-trois ans ;

De M. Joseph Bernier, ancien zouave pontifical, qui a succombé à Poitiers, à soixante-quinze ans ;

Du baron d'Aymard, décédé à Orange, en Vaucluse, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

UN père de famille, entouré des siens — qu'il adore et à qui, depuis plus de trente années, il a consacré toute son affection, toutes ses forces — prend congé d'eux pour aller travailler. Ce père de famille n'est point un travailleur ordinaire. Ancien officier, devenu sénateur, il est chargé d'une mission qui l'oblige à passer sa soirée dans une formation sanitaire, aux environs de Paris. Il s'acquitte de sa tâche avec conscience et bonne humeur, comme il en a l'habitude, et rentre chez lui, à une heure avancée, en pensant déjà à d'autres besognes utiles qui l'occuperont demain.

Sa voiture file dans les ténèbres de la route. Une autre voiture est devant lui. On se voit trop tard. En cherchant à s'éviter, on se culbute. Tombé sous son automobile, le voyageur est relevé à la hâte, transporté à l'hôpital dans la nuit. Il y expire trois jours après.

Telle est la fin tragique, et pourrait-on dire, stupide, de ce pauvre sénateur Gervais.

Svelte de corps, léger d'allure, actif et gai, ce sexagénaire était resté le plus jeune des sénateurs, et je n'ai pas connu d'homme qui semblât plus sûrement destiné que celui-là à durer longtemps, et dans la joie. Après trente-cinq ans de vie politique, il avait encore son sourire de saint-cyrien !

Il a écrit quelques livres, où sont réunis ses souvenirs et ses idées de voyageur, de soldat, de citoyen. Mais ce qu'il a écrit de plus rare, assurément, c'est une demi-brochure que je dis « rare » parce qu'elle est, en effet, introuvable aujourd'hui, et que le hasard a mise entre mes mains il y a quelques années. Un journaliste inconnu avait publié — en le signant de ses initiales — dans un journal de province (à Rochefort, je crois ?) un long article sur les raisons pour lesquelles le général Boulanger était populaire. L'article avait fait quelque bruit, paraît-il. Le jeune Gervais y répondit (sous les initiales A. G.). Cela se passait en 1887. Les deux écrivains, ayant été présentés l'un à l'autre, réunirent en une petite brochure leurs deux articles. Combien d'exemplaires en retrouverait-on ? Peut-être les enfants du pauvre mort ne la connaissent-ils point. C'est un document d'histoire assez curieux.

Gervais avait conservé toute sa vie cet amour des choses militaires ; et l'on imagine de quelles émotions le spectacle de la guerre avait pu emplir le cœur de ce vieux saint-cyrien ! Il avait l'âge de la plupart de nos généraux d'aujourd'hui. Je ne sais combien d'entre eux le tutoyaient, avaient été ses camarades d'école, ses « conscrits » ou ses « anciens ». Membre de la commission de l'armée, il avait accès au front : en sorte qu'il vivait cette guerre, jour à jour, à côté des chefs. Personne ne l'aurait regardée de plus près, n'y aura observé et entendu plus de choses. Et il meurt sans l'avoir vue finir !

Plaignons les pauvres morts. Non les jeunes du front tombés, en héros, sur le champ de bataille, mais les vieux de l'arrière, sous les yeux de qui, depuis trois ans, s'est déroulé le drame fabuleux, et qui, un beau jour, se sont vus mourir, ont senti l'affreux main invisible les pousser hors de la salle, avant le Dénouement !

SONIA.

On ramasse déjà, dans l'avenue des Champs-Élysées, de grands tas de feuilles mortes. A ce spectacle mélancolique d'arrière-saison prématurée s'ajoute la fantaisie un peu sombre de la « main-d'œuvre » (?) des Kabyles à chéchira rayée employés par les services municipaux.

Voici comment ils procèdent : Deux d'entre eux se tiennent auprès d'un petit tombereau à bras qui n'est guère qu'une grande broquette montée sur deux roues. Une femme, une brave femme de chez nous, assure seule la besogne, balayant les feuilles d'un mouvement rythmique, sans soulever la poussière, et confectionnant les tas qui doivent disparaître.

Les deux Kabyles regardent... et ne font rien de plus. Leur attention n'est distraite que par les allées et venues du public. C'est

Nos bons Kabyles

On ramasse déjà, dans l'avenue des Champs-Élysées, de grands tas de feuilles mortes. A ce spectacle mélancolique d'arrière-saison prématurée s'ajoute la fantaisie un peu sombre de la « main-d'œuvre » (?) des Kabyles à chéchira rayée employés par les services municipaux.

Voici comment ils procèdent : Deux d'entre eux se tiennent auprès d'un petit tombereau à bras qui n'est guère qu'une grande broquette montée sur deux roues. Une femme, une brave femme de chez nous, assure seule la besogne, balayant les feuilles d'un mouvement rythmique, sans soulever la poussière, et confectionnant les tas qui doivent disparaître.

Les deux Kabyles regardent... et ne font rien de plus. Leur attention n'est distraite que par les allées et venues du public. C'est

A PROPOS DE BOTTES

par Albert Guillaume



— Dites donc, vous qui savez tout, est-ce que la chaussure nationale aura des talons Louis XV ?
— Oh ! non !... la censure les couperait...

toute une civilisation qui passe devant eux avec ses claires élégances et ses toilettes pimpantes.

De temps à autre, la balayeuse qui complète leur équipe et travaille sans arrêt insiste pour que l'un deux revienne, vaille que vaille, au sentiment de la réalité. Celui qui s'y décide le premier pose alors une pelle à plat sur le sol. La femme la remplit.

D'un geste nonchalant, le Kabyle soulève les feuilles légères et les vide dans le tombereau. L'autre regarde toujours... Ils viennent d'un pays où les femmes ont l'habitude de travailler.

Et quand le tombereau a sa charge de feuilles mortes, que l'on se garde de laisser pour ne pas l'alourdir, les deux fonctionnaires indolents s'éloignent avec le regret de n'être pas dans la voiture après avoir invité la femme au plaisir de les promener.

LES BUCHERONS DE PARIS

Pleurez, nymphes du Bois, dryades de la Serpentine, faunes et sylvestres de la Muette et des lacs ; pleurez, divinités gracieuses et champêtres, car vous voilà menacées jusque dans votre dernière retraite.

Déjà vous aviez dû fuir les forêts lointaines et touffues que rasèrent, déshabitèrent, brûlèrent les obus ou les gaz des combattants furieux.

Vous vîntes dans des régions plus calmes, plus éloignées de la rage dévastatrice des hommes. Mais, là encore, vous fûtes dérangées par des équipes de bucherons coupant, rasant, arrachant et baliveaux, immolant enfin les beautés de nos admirables forêts sur l'autel de la patrie en guerre.

Un dernier refuge vous restait ouvert, que jusqu'alors vous aviez dédaigné comme manquant de charme et de mystère.

Ce refuge, c'était le bois de Boulogne, les espaces verdoyants qui entourent encore la capitale.

Là, au moins, pensiez-vous, nous serons à l'abri des obus et de la cognée. Les Parisiens ne seront pas assez fous, assez peu soucieux de leur intérêt pour songer à détruire le charme reposant et bienfaisant de cette relative nature si nécessaire à leurs pousmons fatigués par l'air empoisonné des rues.

Mais vous ne comptiez pas avec la folie à laquelle peut conduire la terrible nécessité.

Déjà vous aviez fait le sacrifice du mystère et du silence, ces choses splendides auxquelles vous étiez accoutumés ; vous aviez accepté les envahissements des forêts, les promiscuités douteuses, les papiers graisseux souillant vos gazons et les refrains de café-concert réveillant les échos de la cascade. Ces menus inconvénients, vous les tolériez avec indulgence, et vous commenciez même à vous y habituer, quand, soudain, aux heures matinales où l'aurore aux doigts de rose ouvre les portes de l'Orient, vous vîtes de nouveau apparaître la hache menaçante, le couteau dévastateur.

— Eh quoi ! vous écriâtes-vous, même ici ! que signifie ?

Cela signifie, pauvres divinités, que rien de ce qui est nature ne reste sacré pour l'homme de 1917.

Des pauvres diables qui ont peur d'avoir froid cet hiver viennent, avant que les gardes aient pris leur service, couper maladroitement des arbres verts qu'ils emportent chez eux, dans des voitures attendant aux portes. La dévastation est déjà apparente partout. Je vous en prie, faunes et dryades, allez donc faire une pétition auprès des pouvoirs publics. Demandez des rondes nocturnes pour suppléer à l'insuffisance du nombre des gardiens.

Demandez qu'on sauve votre dernière retraite et qu'on pense aux pousmons des petits enfants de Paris.

Demandez... on vous écontera peut-être en haut lieu... surtout si les nymphes font partie de la délégation. — J. C.

Trente ans à deux

L'Eglise, qui avait déjà abaissé l'âge de la première communion, serait-elle en voie d'en faire autant pour celui du mariage ? Les journaux de Rome annoncent que le pape a fixé, en Italie, l'âge du mariage pour les filles à quatorze ans et celui pour les garçons à seize ans.

Ne commentons pas.

D'abord, la nouvelle n'est pas confirmée. En second lieu, si elle est exacte, cette décision doit avoir des raisons qui ont été pesées.

Mais, malgré les avantages que peuvent

avoir les mariages entre jeunes conjoints, avouons qu'on trouverait peut-être, chez nous, que des époux de seize et quatorze ans seraient des mariés un peu... précoces.

Tablier de guerre...

Supprimerai-je bientôt, par économie, le tablier blanc des bonnes ?

La question est à l'étude, si l'on peut dire, dans certaines maisons. Dans d'autres, elle est résolue.

Pourquoi ?

Le tablier blanc est coûteux, il faut en changer souvent, si l'on veut qu'il reste blanc.

Or les bonnes ne consentent plus, aujourd'hui, à faire elles-mêmes leur blanchissage. Il faut avoir recours aux blanchisseuses et celles-ci augmentent progressivement leurs tarifs.

Alors on se demande si le petit tablier blanc ne pourrait être remplacé par un petit tablier fantaisie, qui affecterait des formes coquettes, orné d'un volant et de poches mignonnes, aussi seyants en somme et plus économique ? Un tablier de guerre...

Un de plus

Le réverbère qu'on a remis en place, l'autre jour, devant le 254 boulevard Saint-Germain est encore debout. Cette fois, c'est son voisin, celui du refuge placé vis-à-vis du 262, qui vient d'écoper.

Hier matin, les habitants du quartier, que ces petits événements n'étonnent plus, l'ont trouvé par terre, en morceaux, encore mis à mal par un automobiliste trop pressé ou tropé par l'obscurité.

Et vous verrez que la semaine prochaine un nouveau bec de gaz prendra stoïquement la place de celui qui vient de tomber... Et vous verrez qu'on ne l'allumera pas davantage la nuit... Et vous verrez qu'une nuit où l'autre il aura le sort de son prédécesseur...

On conviendra que ces petits événements ne doivent pas aller sans quelques figures cassées. Mais, puisque personne ne se plaint, un réverbère remplace l'autre et attend — de pied ferme, on peut le dire — l'auto qui le renversera.

Cri du cœur

C'est le mot d'une mère. Et combien il est émouvant, dans sa sincérité !

En gare de l'Est, un jeune bleuet vient d'arriver. Après avoir participé à la prise de la cote 304, il a bénéficié des premières permissions accordées. Sa mère, qui vient de l'embrasser, le regarde avec tendresse et fierté.

Le petit, qui en a long à raconter, fait à celle qui l'écoute haletante le récit de la bataille où il a failli rester.

C'est un soir, pendant la préparation d'artillerie, vaincu par la fatigue, il s'était endormi un instant malgré le tintamarre, et un obus était venu éclater à cinq mètres de lui.

— Mon Dieu, mon pauvre enfant, tu as dû te croire perdu ?

— Mais, maman, ce sont les camarades qui m'ont cru mort ! Moi, je me suis à peine réveillé...

Et le jeune soldat ajoute avec philosophie :

— Etre tué en dormant, c'est d'ailleurs une fin très douce.

La mère a alors ce cri :

— Triple égoïste ! Tu crois donc que tu n'es en vie que pour toi ?

LE PONT DES ARTS

La fête du cinquantenaire de Baudelaire aura lieu cet après-midi, dimanche 2 septembre, à quatre heures, à la Maison de Balzac, 47, rue Bayenard.

Aux amateurs de théâtre qui ne vont pas au théâtre, à cause du trajet, à cause du taxi, à cause des ouvresses, à cause du programme, à cause des acteurs, etc., signons que les deux dernières pièces de M. Henry Bernstein : *le Secret* et *l'Élevation*, vont bientôt paraître en librairie.

M. Albert Cim, qui est l'homme au monde le mieux informé de tout ce qui touche le livre et les bibliothèques, publie dans le prochain numéro de la Revue une étude très amusante, vivante et documentée sur les succès littéraires. Il y traite les problèmes toujours brûlants du succès et de la malchance. Et il observe, non sans mélancolie, que depuis trois mille ans qu'on fait des livres il n'y a que cinq cents écrivains à peu près qui aient échappé à l'oubli. Bon courage !

LE VEILLEUR.

Histoires héroïques
de mon ami JeanPAR
ABEL HERMANT

X. — Les bandes molletières

Tandis que Jean suivait les cours de la préparation militaire, il s'était demandé souvent s'il ne jouait pas au soldat, et sa conscience délicate s'en était alarmée, car a-t-on le droit de jouer, surtout au jeu de la guerre, alors que tant de braves gens font la guerre tout de bon ?

Il n'était pas encore pleinement rassuré ; et bien qu'il logeât dans une vraie caserne, qu'il fit l'exercice du matin au soir, que la discipline (force principale des armées) ne lui ménageât point les taquineries, il n'avait pas le sentiment d'être aussi militaire qu'il eût souhaité, ni d'avoir dès à présent commencé de venger M. Letort son père, mort à l'ennemi.

L'uniforme qu'il avait touché le lendemain de son arrivée au corps était la première cause, et probablement la plus grave, de son désenchantement. Ces petites misères ont une influence à peine croyable sur le moral des trop jeunes soldats. Le costume dont il s'affublait le mois dernier, quand il allait à la P. M., ressemblait beaucoup plus à celui des troupes de choc, du moins des troupes anglaises. Le magasin de la garnison n'était pas riche. On avait habillé les recrues d'effets datant de bien avant la guerre, dépareillés et, si l'on ose s'exprimer ainsi, récupérés. Ils étaient de toutes les couleurs, sauf le bleu horizon. La veste de Jean, trop large du col, étroite des épaules, et plus courte qu'un gilet de civil, était presque noire ; le pantalon de velours à grosses côtes (comme un pantalon d'auxiliaire) était vert réséda. Cette nuance ne déplaissait pas à Jean, mais il ne pouvait pas se voir en pantalon.

Comme il se désespérait, il aperçut venir, de l'autre bout de la cour, son ami Marcel, qui avait déjà transformé ce pantalon en culotte et roulé autour de ses mollets un peu maigres des bandes khaki d'une suprême élégance.

Jean reçut un coup au cœur et jalouxa bassement son ami, qu'il aimait bien, mais qu'en ce moment il aurait tué. Il courut cependant vers Marcel, comme il ne manquait pas de faire chaque fois qu'il le voyait de loin, et lui cria d'une voix altérée :

— Où as-tu volé ça ?

— Je les ai apportées de Paris, dit Marcel. J'en ai deux paires.

Ce n'était pas pour marguer mon ami Jean, mais bien pour lui dire :

« Il y en a une paire pour toi. »

Jean ne l'entendit pas autrement, et repartit avec une naïve confiance :

— Je te remercie. J'écrirai d'ailleurs à maman de m'en acheter tout de suite deux paires, et je te donnerai une des deux en remplacement de celle que tu vas me céder.

— Ce n'est pas pressé, dit Marcel : je n'ai pas quatre patates.

— Viens vite me donner mes bandes, dit Jean d'un ton de prière impérieuse.

En courant vers la chambre, il se disait : « Suis-je bête de n'avoir pas apporté celles que j'avais pour la P. M. ! » Il se disait aussi : « Quelle chance que je ne les aie pas apportées ! »

Pourvu que tes bandes soient à ma taille ! dit-il à Marcel qui courait devant.

Comment ne t'iraient-elles pas, répondit Marcel un peu essoufflé, puisque nous sommes tous les deux exactement pareils et que, d'ailleurs, il n'y a qu'une seule taille ? Ce sont des bandes à trois courbes, ce qui se fait de mieux, ajouta-t-il en se mettant à genoux devant mon ami Jean pour l'accommoder. Ma mère (Jean disait avec moins de solennité *mon man*) me les a prises aux Trois-Quartiers.

— Est-ce que vous demeurez par là ? dit Jean, saisissant au vol l'occasion de satisfaire une de ses curiosités.

Puisqu'il était convenu tacitement qu'ils faisaient ensemble amitié, ils auraient pu, avant toute chose, se communiquer les documents essentiels touchant leur état civil, parentés, alliances, domicile ordinaire, enfin se raconter leur histoire d'un trait comme dans les romans. Ils s'en étaient bien gardés ! Ils menageaient leur plaisir. Ils voulaient éprouver d'abord celui d'une intimité qui précède la connaissance. Pour se connaître n'avaient-ils pas l'éternité devant eux ? Mais, chaque fois que les circonstances s'y prêtaient, ils s'instruisaient l'un de l'autre par bribes, en affectant la plus érémonieuse discrétion.

Jean apprit de cette manière que Mme Lesourd habitait rue Cambon, vis-à-vis la Cour des Comptes, et qu'elle était veuve depuis peu ainsi que Mme Letort. Quelle coïncidence ! Mais M. Lesourd n'était pas tombé au champ d'honneur, et Marcel n'avait point, comme Jean, un père à venger.

Une autre coïncidence, beaucoup plus frappante, est que M. Lesourd, de son vivant, faisait le commerce des tableaux, de même que M. Letort faisait celui des gravures et des antiquités. Mais la veuve s'était retirée des affaires, en conservant toutefois un intérêt dans la maison.

— Si je ne suis pas tué à la guerre, dit Marcel avec une entière simplicité, je reprendrai la suite.

— C'est comme moi, dit Jean, si je ne suis pas tué.

« Quel est le plus chic, se demandait-il à part lui, d'être antiquaire ou marchand de tableaux ? » L'enthousiasme et l'abnégation de son amitié toute neuve l'inclinaient à croire que dans la hiérarchie

commerciale le marchand de tableaux est infiniment au-dessus de l'antiquaire. Il avait grand-peine cependant à consentir en son for intérieur que l'antiquaire n'est pas au-dessus de tout. Et puis, il y a tableaux et tableaux.

Qu'est-ce que tu vendais dit-il brusquement à Marcel. Je suppose que ce sont des toiles de maîtres et pas de ces saletés modernes?

Qu'il aurait voulu rattraper ce mot, et qu'il fut en confusion quand il vit l'air courroucé de son camarade! Marcel, en rougissant jusqu'aux oreilles, lui déclara qu'on ne fait de transactions profitables que sur ces saletés.

D'ailleurs, dit-il, cela dépend des goûts.

Naturellement! Et moi-même, dit Jean, ne va pas me prendre pour un pompier. J'ai des idées très en avant!

Les toiles de maîtres, dit Marcel toujours fâché, quand ce n'est pas dans les musées, c'est tout faux.

Comme les gravures, s'écria Jean avec une ingénuité dont il rit lui-même aux éclats.

Maman serait flattée, pensa-t-il, si elle savait que je débène le truc! Et il jugea utile d'expliquer sa pensée:

C'est-à-dire que ça n'est pas précisément faux, du moins chez les marchands sérieux. Tu entends conter qu'on retire sur les anciennes planches avec des papiers de l'époque. Mais l'encre, penses-tu qu'elle est aussi du dix-huitième? Non, pour se laisser faire, il faudrait être poire, et papa, qui tenait à sa réputation, n'aurait jamais risqué un pareil coup. Seulement on ne se gêne pas pour retaper. On nettoie, on repeint, on remarge, et surtout on ne tire du cadre que si le client l'exige...

Ils se turent. Ils rêvaient tous deux aux choses d'art, authentiques ou falsifiées, qui avaient environné leur enfance. Une sonnerie de clairon leur rappela soudain qu'ils étaient soldats et qu'ils allaient se faire attraper s'ils arrivaient en retard à l'exercice. Jean songeait aux miroirs ovales du magasin et regrettait l'absence de tout miroir dans la chambre. Marcel, après avoir soigneusement roulé les bandes autour des mollets de Jean, s'était redressé et s'était écarté un peu pour mieux juger de l'effet, dont il semblait ravi. Jean se fit sur son goât, mais eût préféré de juger par lui-même. Il avait du moins un terme de comparaison: son ami, puisque selon l'expression de Marcel, ils étaient pareils tous les deux.

Il le regarda, mais au visage. Marcel, qui n'avait voulu faire qu'à la dernière extrémité le sacrifice de sa chevelure, était tout frais tondu. Jean de même venait de passer à la tondeuse numéro un.

Vrai! se dit-il, si j'ai la même touche que lui, je suis jol garçon!

Le clairon sonnait toujours aux quatre points cardinaux.

Penses-tu qu'il y a la guerre? dit Marcel en entraînant son ami. Au fait, tu sais, d'ici à trois ou quatre jours, on demandera la liste de ceux qui veulent fuir pour être aspirants. Moi, j'ai idée de m'inscrire.

Moi, bien entendu, je ferai la même chose que toi, dit Jean.

Abel HERMANT.

Les « paniers à salade » seront automobiles

Le « panier à salade » — qui est un moyen de transport en commun aussi redoutable que populaire — ne pouvait rester en dehors des lois du progrès.

Il était jusqu'ici tiré par des chevaux qu'il devenait de plus en plus difficile de nourrir. On a donc décidé de substituer à la traction animale démodée le bon moteur à explosions.

La circulation des voitures cellulaires qui font les tournées des postes et le transfert des prévenus à la permanence du Dépôt coûte à la Ville de Paris la bagatelle de 114.000 francs par an.

C'est la somme que demande actuellement l'entrepreneur, alors que le même marché, avant la guerre, trouvait adjudicataire à un peu moins de 70.000 francs.

Au total, les promenades des individus arrêtés dans Paris aboutissent à une dépense annuelle de 200.000 francs, qui intéresse à la fois la Ville, le département et l'Etat.

On espère obtenir une réduction sensible des frais avec les nouveaux « paniers à salade »: suppression des chevaux, tournées plus rapides avec un personnel plus restreint, voilà les avantages qui ont fait approuver par le conseil municipal la construction de quatre automobiles qui permettront de voir si les calculs sont justes et les économies réelles.

Ces quatre voitures reviendront à 35.000 francs chacune.

C'est un chiffre, mais le progrès se paie, et à aucune époque il n'a été si cher. Il faut des voitures spacieuses, hygiéniques et confortables. Les prévenus ont droit à des regards, étant réputés innocents.

On ne sait encore quel est le type choisi, mais on respectera vraisemblablement la disposition intérieure du modèle actuel et le système des dix cellules, des dix cases avec couloir central.

En tout cas, le « panier à salade » aura vécu le jour où ces voitures sortiront, car c'est bien le moindre progrès qu'on les suspende sur des ressorts suffisants pour qu'on n'y soit plus horriblement secoué. Mais comment les appeleront les malandrins qui en usent à contre-cœur et le brave « cipal » qui a mission de les accompagner?

L'argot des prisons étant de ceux qui se renouvellent le plus souvent, voici un terme qui peut être guetté par les amateurs de langue verte. — R. V.

SI VOUS ETES ASTHMATIQUE, EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LEGRAS, VOUS SEREZ SOULAGÉ DE SUITE. 2 f. 20 (imp. compr.) Ttes Ph^{ies}

LE PAVILLON BLEU

SAINT-CLOUD est toujours le restaurant recherché par le monde élégant CUISINE REPUTÉE. — Téléphone 23

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Meilleur Antiseptique. 31, Ph^{armacie}, 12, B^{oulevard} Bonne-Nouvelle, Paris

LE PAIEMENT DE LA SOLDE DES CANADIENS SUR LE FRONT



DANS UN VILLAGE RÉCEMMENT RECONQUIS, AUX ENVIRONS DE LENS

Ces soldats du corps canadien reviennent de la bataille qui se déroule aux abords de Lens. Envoyés au repos, un repos bien gagné, ils reçoivent leur solde, en pleine rue, dans un village dont ils se sont emparés quelques jours auparavant.

ÉPHÉMÉRIDES

SAMEDI 25 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Sur la rive gauche de la Meuse nous progressons au nord de la cote 304 et nous enlevons trois ouvrages fortifiés au sud de Béthincourt.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés s'emparent d'un élément de tranchée à l'ouest et au nord-ouest de Lens. Ils enlèvent un poste vers Lombaertzyde. L'ennemi prend pied dans des éléments de tranchées au nord-est de la ferme de Vilemont.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens occupent le Monte-Santo.

DIMANCHE 26 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Sur le front de Verdun, nous progressons au sud de Béthincourt; nous bordons la rive sud du ruisseau des Forges; nous enlevons les lignes de défenses sur quatre kilomètres; nous occupons le bois des Fosses et le bois de Beaumont et nous atteignons les lisières sud du village de Beaumont.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés prennent d'assaut les organisations de la ferme de Coligny et de la ferme de Malakoff, à l'est d'Hargicourt. Ils progressent au sud-est de Saint-Julien.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens avancent vers la lisière est du plateau de Bainsizza.

FRONT RUSSSE. — Sur le front du Caucase les Russes chassent l'ennemi de la ligne partant de la montagne Chekijwa jusqu'à la vallée de la rivière Foudari-Chekhwa.

LUNDI 27 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons une violente contre-attaque sur la rive droite de la Meuse.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés progressent à l'est et au sud-est de Langemark.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens progressent sur le haut plateau de Bainsizza.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains reprennent une hauteur au nord-est de Suviey.

MARDI 28 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous effectuons des incursions dans les tranchées vers la butte de Souain.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés avancent leurs lignes de 2.000 mètres de part et d'autre de la route de Saint-Julien à Poelcappelle.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens s'emparent de quelques positions sur le plateau de Bainsizza.

FRONT RUSSSE. — Les Russes reculent au nord de Boyany, sur le front roumain.

MERCREDI 29 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous avons capturé 1.470 prisonniers depuis le 26 août, dans la région de Beaumont.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés enlèvent un point d'appui au sud-est de Langemark. Ils réussissent des coups de main au nord-est de Gouzaucourt et au sud-ouest d'Hulluch.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens progressent à l'est de Gorizia.

FRONT ROUMAIN. — Les Russes reculent dans la région Irechti-Desous-Wochnitza-Sitiche-chi-Tcholianditchi. L'ennemi développe son succès dans la région de Wamitza.

JEUDI 30 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous réussissons un coup de main à l'est du Téton, en Champagne.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés progressent au sud-est de Saint-Janshoek.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens avancent sur le plateau de Bainsizza.

FRONT ROUMAIN. — Les Russes reculent dans la région de Focsani.

FRONT RUSSSE. — Sur le front du Caucase, les Russes s'emparent de deux villages, au sud-est du lac Zerbir.

VENREDI 31 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons deux coups de main à l'est de Cerny et au sud de l'Hartmannvillerkopf.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés évacuent un monticule au nord de la ferme de Vilemont.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens progressent sur les pentes nord du mont San Gabriele.

FRONT DE MACÉDOINE. — Les Serbes pénètrent dans les tranchées à l'ouest de Nonle. Nous reprenons des éléments avancés, perdus la veille, sur la Serka-di-Legen.

La crise du charbon

Jules Pierrot, employé à l'Union des chargeurs, avait soustrait dans un chantier, à Saint-Ouen, 1.800 kilos d'anthracite qu'il avait vendus à raison de 240 francs à Jules Gauthier. Celui-ci revendit le charbon à l'Intendance militaire avec un bénéfice de 204 francs.

Tous deux étaient poursuivis, hier, devant la huitième chambre correctionnelle, qui a infligé six mois de prison à Pierrot et quatre mois de la même peine pour complicité à Gauthier.

La gloire qui rachète

Charlemagne Hugot avait été condamné, par le tribunal des enfants, à six mois de prison pour outrages aux agents. Sur opposition l'affaire revenait, hier, devant le tribunal.

Charlemagne Hugot, qui entre temps s'était engagé, s'est présenté le bras droit amputé, titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre: 50 francs d'amende.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

LES STATIONS ALLEMANDES DE T.S.F. SUR NOTRE FRONT

Depuis que la guerre de positions existe, les belligérants s'efforcent de capter, par tous les moyens possibles, les messages téléphoniques de leur adversaire. Les Allemands n'ont pas manqué d'appliquer toutes les ressources de leur science à la recherche d'un instrument qui leur permit d'intercepter les communications de téléphone. C'est ainsi que dernièrement les troupes anglaises ont pu s'emparer d'un appareil d'écoute que les Allemands utilisaient pour entendre les conversations téléphoniques jusqu'à 1.500 mètres. Les indications précieuses qu'ils obtenaient ainsi leur donnaient toutes facilités pour se mettre à l'abri des bombardements ou éviter les coups de main.

Mais nos ennemis savent fort bien que les troupes anglaises et françaises réussissent aussi fréquemment à saisir leurs communications malgré les Russes ou les codes secrets qu'ils emploient. Aussi le commandement allemand a-t-il fait installer sur tout le front des postes de télégraphie sans fil pour réduire au minimum l'usage du téléphone.

Les postes de T. S. F. possèdent une source électrique qui diffère suivant leur importance. Les postes faibles utilisent des accumulateurs qui sont rechargés tous les deux jours par une voiture spéciale. Les postes forts sont munis de moteurs électriques. Les antennes sont fixées à 4 mètres du sol, auquel elles sont reliées par un simple fil nu qui est enterré sur une certaine distance. La longueur des antennes est de 100 mètres environ. Les appareils de T. S. F. de ces postes émettent des ondes dont la longueur varie de 300 à 600 mètres et qui sont du même ordre de grandeur que celles fournies par les aéroplanes.

Chaque poste est exploité par un groupe de télégraphistes comprenant 4 sans-filistes et 3 mécaniciens ou ouvriers sous les ordres d'un sous-officier. Il est placé sous l'autorité directe de l'officier commandant le détachement appelé « Funkerabteilung » et destiné à assurer le fonctionnement de cinq postes. Un détachement est constitué par 15 sous-officiers et 60 hommes. Un service de contrôle est assuré par des officiers de réserve dont la profession civile doit toujours être celle d'ingénieur ou d'électricien. Ceux-ci, qui appartiennent à l'état-major d'une armée, surveillent en même temps les cours organisés pour donner l'instruction nécessaire aux hommes.

Un détachement est chargé d'exploiter le réseau de T. S. F. d'une division. Les cinq postes qui lui appartiennent sont placés les uns très en avant dans les lignes, comme les deux postes de bataillon, ou très en arrière comme le poste de la division. Les deux autres postes sont intermédiaires et sont dit « relais ».

Les détachements sont affectés à demeure à un secteur qu'ils ne quittent jamais, bien que les divisions d'infanterie changent fréquemment de place. Ils relèvent directement de l'armée, et les hommes qui les composent portent une patte d'épaule avec la lettre T et le numéro de l'armée. Sur le front occidental, il existe environ 110 détachements de T. S. F., répartis entre les armées en nombre variable, suivant le nombre de divisions qu'elles renferment.

Les postes de télégraphie sans fil ont tout d'abord pour mission de remplacer les services de liaison par téléphone dans le plus grand nombre de cas possible. Les postes de bataillon qui fonctionnent avec des accumulateurs échangent des appels avec les postes relais, car leurs ondes ne sont pas assez fortes pour atteindre directement le poste de la division. Celui-ci est assez puissant, grâce à ses moteurs, pour correspondre avec les postes de T. S. F. des divisions voisines.

Dans chaque poste, l'écoute est incessante, car les télégraphistes ont aussi l'ordre d'intercepter les messages transmis par les avions ennemis. Leur rôle est de prévenir les batteries repérées du danger qui les menace, afin que les artilleurs aient le temps de disparaître dans les abris, avant d'être pris sous le feu de nos canons.

La vie chère

Gémissant sur la vie chère, Le Moen, homme d'équipe à la gare de Puteaux, avait solutionné la crise qu'il appréhendait pour l'hiver en se constituant un stock de provisions. Il s'était approprié de nombreux colis contenant des œufs, du beurre, des conserves, de l'huile, des haricots, du café, du pétrole, etc.

Le premier conseil de guerre l'a condamné, hier, après plaidoirie de M^{re} Ducois de La Halle, à quatre ans de prison, condamnation mitigée par le sursis.

THÉÂTRES

« LES GOSSÉS DANS LES RUINES »

Le 14 septembre, un gala patriotique et commémoratif sera donné à la Comédie-Française. M. Emile Fabre a demandé la pièce de résistance, — un acte qui rappelle les classiques « à propos », — à M. Paul Gsell. Celui-ci s'est adjoint un collaborateur au moins imprévu et qui signera la pièce avec lui: M. André Poulbot. Le dessinateur des gosses de Paris devenant auteur dramatique, c'est un avatar qui va donner à parler. Il est vrai que l'on comprendra mieux cette collaboration quand on connaîtra le titre de l'acte de MM. Gsell et Poulbot: *Les Gosses dans les Ruines*.

Ce n'est point, du reste, aux seuls éléments dialogués que se bornera l'intervention du peintre des petits déshérités. Si ce peintre prouve — et ses légendes en constituent la garantie — qu'il adjoint une jolie pointe de plume à son pinceau, l'écrivain témoignera, le 14 septembre, qu'il n'a pas oublié l'art de peindre.

En effet, les décors et les costumes seront l'œuvre de Poulbot. Ce n'est pas un travail commode, car Poulbot veut faire vrai et frémir. Or, il y a, pour le décor, des conventions bien gênantes mais qu'il est fort difficile de négliger. Poulbot se bat avec les conventions. Il serait bien étonnant qu'il ne sortît pas vainqueur de cette rencontre...

Châtelet. — Aujourd'hui, en matinée et soirée, deux dernières représentations de *Dick, roi des chiens policiers*, qui restera un des gros succès de ce théâtre.

Novelty-Cinéma, 19, r. Le Peletier. T. 1. s^{ra}, l'*Invasion des Etats-Unis*. Matinée jeudi, dim.

Cet après-midi: Comédie-Française, 2 h. 30, *le Médecin malgré lui*, *Andromaque*. Opéra-Comique, 8 h. 30, *Carmen*.

Pour l'Odéon et les autres théâtres, même spectacle que le soir.

Ce soir: Comédie-Française, 8 h., *les Deux Gloires*, *Mlle de La Seiglière*. Opéra-Comique, 8 h., *Manon*.

Odéon, 7 h. 45, *les Deux Orphelines*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Châtelet, 8 h., *Dick, roi des chiens policiers* (Gémoré).

Gymnase, 9 h. 45, *les Deux Vestales*. Vaudeville, 8 h. 30, *la Revue*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Ambigu, 8 h. 30, *le Maître de forges*. Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin, professeur*. Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer?*

Porte-Saint-Martin, 8 h., *le Chemineau*. Cluny, 8 h. 30, *le Trombone de madame*. Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle Nuit ou le Dérailé*.

Femina, 8 h. 45, *Hello, Boys!* (dernière). Grand-Guignol, 8 h., *la Petite Maud*. Scala, 8 h. 30, *le Sursis*.

MUSIC-HALLS

Ambassadeurs, 8 h. 30, *la Grande Revue*. Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15, *le Passé de Monique*. Location, 4, rue Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Téléphone: Marcadet 16-73.

L'office des intérêts français en pays ennemis

Le Journal officiel a publié, hier matin, un décret et un arrêté organisant l'office des biens et intérêts privés en pays ennemis et occupés. Les intéressés ont un délai de trois mois pour effectuer leurs déclarations à l'office dépendant du ministère des Affaires étrangères.

Pour obtenir les imprimés nécessaires à cette déclaration, s'adresser:

A Paris: Au ministère des Affaires étrangères (office des biens et intérêts privés en pays ennemis et occupés), 2, rue Edouard-VII; dans les mairies; à la chambre de commerce.

Dans les départements et en Algérie: Dans les préfectures et sous-préfectures; dans les chambres de commerce.

Aux colonies: Au gouvernement général. Dans les protectorats: A la résidence générale de France.

A l'étranger: Dans les ambassades, légations et consulats de France. (Radio.)

100 MONUMENTS EXPOSÉS L. LAMBERT FUNÉRAIRES MAGASIN 37, Bd Ménilmontant

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 63, r. Réaumur. La boîte 5 fr. 50 c. mand.

FUMEURS !

DEMANDEZ PARTOUT ! Les Pipes «MAJESTIC» LA SAVOYARDE «GLOIRE DE VERDON» FUME CIGARETTES Marque E.P.C. en Ivoire, Ebène, Iris, Corne, Ambroyo, «Merisier de France» BLAGUES à TABAC «L'ALSACIENNE» PAPIER à CIGARETTES «BLOC LOUIS» Vente en Gros: E. PANDEVANT, 29, Avenue du Marché, CHARENTON (Seine)

GLYCOMIEL

Gélée à base de Glycérine et de Miel anglais. Souverain contre les rougeurs de la peau. Tubes 0,50 et 1,50 francs. 87, F^{aubourg} Poissonnière, Paris.

Avant d'être Femme

LE CORSET JUVÉNIL

prépare la Beauté

Voyez:

Buste souple

Thorax libre

Dos droit

Ventre ferme

Taille élancée

Le Corset JUVÉNIL

est établi pour suivre la jeune fille dans son développement et la préparer au rôle qu'elle remplira dans la vie.

Prix de 6 à 20 ans: 16 fr. à 28 fr. 50 suivant l'âge

L'exiger partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS

Nous demandons la liste avec notice

Corseterie spéciale de France, 18, r. Taillibout, Paris

MURATTI RÉCLAMEZ dans TOUS les DÉBITS
"ARISTON" de luxe ou gold
"YOUNG LADIES"
"AFTER LUNCH"
"BOUQUETS" carton ou liège
MURATTI Sons & Co. Ltd. - MANCHESTER

EXCELSIOR

RÉCLAMEZ ÉGALEMENT
LA NOUVELLE CIGARETTE
"CLASSIC" MURATTI
en tabac de Virginie - 0.80 la boîte de 10
MURATTI Sons & Co. Ltd. - MANCHESTER

L'ÉMOUVANT SAUVETAGE DE L'ÉQUIPAGE D'UN TROIS-MATS ANGLAIS



LA FOULE SUR LE RIVAGE DE WIMEREUX. — DES SAUVETEURS CHERCHENT A ARRIVER JUSQU'AUX MARINS DU BATEAU EN DÉTRESSE

Cette semaine un trois-mâts anglais s'échoua sur la plage de Wimereux. Soudain on vit un marin élingué gagner la côte. Aussitôt trois personnes nagèrent à sa rencontre : le matelot Bouquet, M. Dufour, avocat, et le soldat australien John Morrisson. Mais il leur

fallut renoncer à leur entreprise. Alors un canon porte-amarré lança une ligne de secours. Les intrépides sauveteurs se dévouèrent à nouveau, aidés d'un médecin militaire et de deux marins dont on ignore les noms, et ils parvinrent à amener les naufragés au rivage.

URODONAL

lave le rein



réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates)

L'OPINION MEDICALE
« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet éternel dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tumeurs vasculaires artérielles qu'il incruste, du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne. D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, au seul, résume et concrète tant d'intentions thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »
— Dr BÉTHOUX,
de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flac. 7 fr. 20

Pagéol

répare la vessie



« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites. »

— Vous levez-vous la nuit ? Avez-vous des défaillances vésicales ? Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes, et toutes Pharmies.
La 1/2 boîte, franco 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco 11 fr.

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication

L'OPINION MEDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »
Dr Joseph St.
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Année.

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs :
Comprimés DOZIÈRES (2 frs la boîte) — Les exiger des pharm. ou éc. Laborat. Dozières, St-Brieuc, G.-du-N.

LA PERPETUELLE TOUPET-ABSORBATEUR
LA MARCHÉRIE DES TRANCHÉES
20th et son Cellier à feu
J. CHAUVÉ, Dépositaire,
2, Rue Michel-Chastel, PARIS.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe
Hale, Rougeurs, Pimples, boutons, Eruptions, etc., conserve la peau
au visage claire et unie. — A l'usage pur,
il guérit, on le voit, Mâcles et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris.

Médication Alcaline Pratique
COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT
2 ou 3 dans un verre d'eau potable
donnent instantanément une excellente
EAU ALCALINE, DIGESTIVE et GAZEUSE
2^{fr} le Flacon de 100. — Toutes Pharmacies.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements, soit maladies du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer la Jouvence de l'Abbé Soury en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

Le flacon, 4 fr. dans toutes les Pharmacies ; 4 fr. 60 franco gare. Par 3 flacons, expédition franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 250
Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.